

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

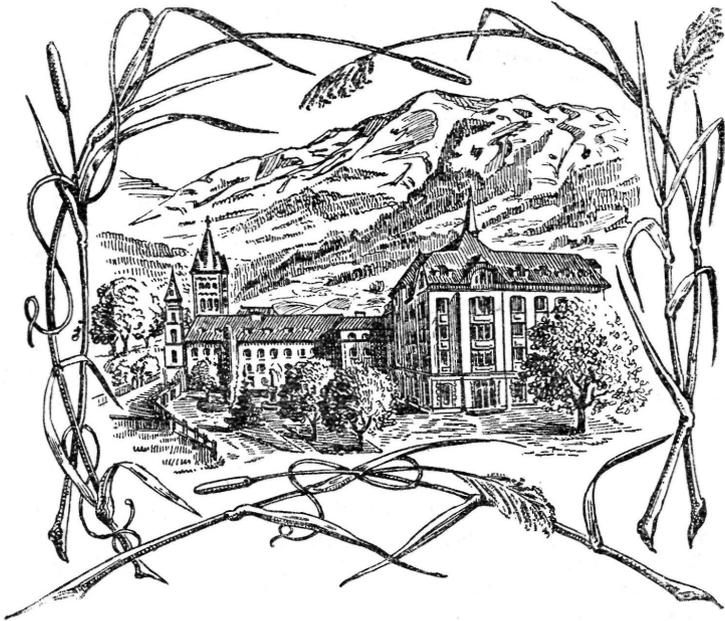
Edition numérique

Albert MARECHAL

La fin d'une vie

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1917, tome 16, p. 65-71

© Abbaye de Saint-Maurice 2010



La fin d'une vie

La fin d'un collège marque la fin d'une vie, et la fin d'une vie est triste, surtout triste parce qu'elle fait un vide.

Une vie est terminée et l'autre à peine illumine l'horizon d'une incertaine aurore.

La vie que l'on avait à peine voulue est finie ; une autre, et l'on en a conscience, se lève que l'on aura voulue entièrement. Et cette vie commence par un acte duquel dépendra l'existence tout entière dans son caractère, dans ses labours, dans ses peines, dans ses consolations, dans sa fin et dans ses fruits ; c'est-à-dire le choix d'une carrière. Quelle responsabilité !

L'étudiant dans cette solution de continuité recherche

un appui, il se tourne vers cette vie qu'il vient de terminer, mais il ne s'y arrête pas ; on dirait qu'il en a peur.

Au sortir du collège, les facultés du jeune homme doivent être formées, l'équilibre entre elles réalisé, son énergie et sa volonté assurées.

De tout cela qu'en est-il ?

La foi, ce souffle de nos œuvres, sans laquelle notre vie est morte, sans laquelle nous manquons notre fin et ne vivons qu'à fleur de peau ; cette foi qui fait les apôtres, qui cause les enthousiasmes saints et vrais, qu'en est-il ? Sans ailes et sans œuvres dans la jeunesse, sera-t-elle un aigle plus tard ?

Et la vocation ? Sous chaque tempérament il y a un homme à faire et dans chaque homme une direction de vie déterminée. Cette direction on ne la fait pas, elle existe naturellement en chacun de nous ; c'est en quoi notre vie échappe à notre volonté. Si l'on découvre cet index divin levé sur notre vie, nos facultés se développeront plus naturellement et plus sainement, la vie sera meilleure, plus fructueuse et plus régulière. Pas de déchirures : une vie cesse, une autre commence ; qu'importe, ce sont les accidents de surface d'une vie intime qui continue.

Si on ne l'a pas découvert ou qu'on refuse de suivre ses indications, les facultés ont peine à trouver leur équilibre, la nature se soulève comme une masse et retombe inerte et la vie devient nulle, malheureuse et déchirée. A l'intérieur pas d'ordre, l'évolution nécessaire des idées prend le caractère de révolution et celle des sentiments celui d'un drame déchirant. Où donc résidera la maîtrise de sa vie morale ?

La direction de sa vie au sortir du collège doit être déjà déterminée et éprouvée. Or qu'en est-il ?

Le passé, quand il est le jeune âge, cache trop de désillusions dans ses mystérieuses profondeurs pour être un sûr appui. Pourquoi n'est-on pas homme ? parce qu'on n'a pas cherché à l'être quand il était temps, et qu'il était trop tard quand on l'aurait voulu. Un homme ne s'improvise pas, il se fait peu à peu, comme tout dans la nature. Quelle tâche pour ceux chargés de notre jeunesse !

Et l'étudiant se détourne de ses années de collège,

mystérieuse élaboration, qui peut-être lui donne plus lieu de craindre que d'espérer, d'une espérance vraiment grande.

Dès lors la liberté a perdu de son charme ; il semble que ce n'est plus rien d'avoir fini son collège, plus rien la vie, la grande vie universitaire, plus rien cette vie du cœur qui présente tant de magie et d'impatience. Devant l'effort de la vie, sa grandeur, ses dangers, une autre vie plus réelle et mieux comprise par l'intelligence se lève : l'on voudrait être fort, l'on voudrait se sacrifier, l'on comprend que soi n'est rien, que l'on est fils de lumière pour porter la lumière, créé par l'Amour pour porter l'amour, l'on voudrait être apôtre, en un mot, chrétien. Mais où prendre la force ? C'est une pensée, une belle pensée, mais fugitive comme le souffle des vents. Et l'on se décourage, on a la rancœur du vide, on n'ose pas avouer cette souffrance vague et complexe. Cependant l'on voudrait parler, mais ces jours là sont comme tous les autres, ils se composent de faits vulgaires, d'obligations matérielles nécessaires sans égard pour le drame intime, sans rien faire pour le rapprochement des âmes.

Puis vient le départ. On regrette d'avoir vécu ensemble et de s'être si peu connu, de s'être abordé vers la fin seulement et de s'être trouvé trop tard meilleur qu'on ne pensait, de se quitter pour ne plus se revoir, ou se revoir simplement pour se voir sans les contacts anciens où l'on se sentait les âmes.

Et puis le train part, l'on a beaucoup à se dire et l'on ne se dit rien, la portière claque... Un choc au cœur, quelque chose qui tombe, qui ferme douloureusement : la pierre qu'on roule sur un tombeau.

Et quand tout est fini, quand tous sont partis, l'âme poursuit dans sa pensée le drame qui gênait la vie, la vie du monde. Etirant ses ailes, elle secoue cette poussière de vie qui l'abat et dans le bleu des rêves, fuyant le jour qui souvent la blesse, amie des longs voyages et des sauvages méditations, elle prend son essor et, loin des villes et de leur bruyante dissipation, visite les falaises et leur isolement austère.

Quand par une nuit d'août, la marée montante commence à rider le lourd océan qui balance ses eaux comme de larges feuilles luisantes, la mer se pare de blancs ourlets qui, roulant sous les clartés lunaires font danser des saphirs et des émeraudes. Ces blancs ourlets semblent avoir des ailes, ils rasent en bandes joyeuses la surface des eaux et éclatent en étincelles sur le rivage. Puis on dirait qu'ils se laissent prendre à leur jeu, ils s'enivrent de vitesse et d'élan. On vient du plus loin de l'horizon, gros comme un fil, puis on accourt, on lutte de rapidité, on s'enfle comme des bourrelets et l'on éclabousse le pied de la falaise.

L'océan s'émeut, des flots s'élèvent au hasard, se heurtent, se crèvent, mais il est trop tard, les ourlets badins se sont changés en vagues, qui passent en mugissant sur l'échine des flots. La vague épuisée, comme de la bave, laisse sur le rivage son sable et ses coquillages. Puis la lame a remplacé la vague. L'océan terrifié se courbe devant elle, qui, puissante et rapide, comme le cheval à la crinière de neige qu'emporte une course folle, s'élançe, bondit, frappe la falaise, éclate en gerbes écumantes et sablonneuses, dresse vers le ciel dans un accès de rage ses torsades éblouissantes, et renversée en arrière, de sa tête bouillonnante et farouche, plonge dans l'océan et creuse le sillon terrible où s'engloutissent les flots ivres et titubants.

Au-dessus de la mer, le ciel toujours immobile et calme ondoyait dans ses profondeurs une moire d'azur, d'où se détachaient, comme des pétales rouges tombés sur la pelouse, le nombre infini de ses fleurs effeuillées aux pétales d'or tremblants.

Et là-bas à l'infini, où le ciel et la mer se confondent, les pétales d'or semblaient tomber, lentement, doucement sur les flots courroucés comme au soir des belles journées tombe sur le sol, de la rose qui s'effeuille le pétale éclatant.

Et la mer chantait dans ses flots naissants. « A moi, disait-elle, la jeunesse, à moi les jeunes cœurs. Je les trouble par mes caresses, j'effleure leurs pieds du charme de mes eaux ; ils me croient grande parce que je suis vaste, bonne parce que je caresse, belle parce

qu'ils ont soif de plaisir. Je triomphe de leur cœur, je triomphe de leur faiblesse et, perfide je les enveloppe de mes flots voluptueux. Je suis la vie, la vie du plaisir.»

Et la mer grondait dans sa vague furieuse :
A moi l'homme mûr, je l'enlève en le berçant sur ma vague. Il se croit heureux parce qu'il va vite, en paix parce qu'il est fiévreux, en sûreté parce qu'il est ivre. Je le serre sur mon sein, j'étouffe son cœur et sa pensée ; il est à moi et je le promène sur l'immensité de mes eaux. Je le jette contre les récifs, il se blesse ; mais, pauvre insensé ! il me serre davantage de ses bras affaiblis. Je suis la vie, la vie de l'argent.

Et la mer clamait dans sa lame rageuse :
A moi la vieillesse ! La vieillesse a douté de moi, mais je suis entrée en fureur, j'ai hurlé pour étouffer toute voix, j'ai frappé, je l'ai prise et l'ai jetée dans mes tourbillons. J'ai insulté le ciel, je me suis dressée dans mes trombes contre lui, j'ai frappé le monde de terreur, et tous ont cru qu'il n'y avait rien, qu'il n'y avait que moi, et ceux qu'avait blanchi le temps m'ont demandé pardon de leur naissant oubli.

Et maintenant vides, ils sont à moi, à moi seule. Je les porte, je les roule, je les tords dans l'infini comme des fétus de paille. Je suis la vie, la vie qui fait mourir.»
Et éclatant sur les brisants la mer hurlait :

« A moi la mort, car je suis le désespoir.

Une jeunesse négligée et l'homme tout entier est à moi, car j'ai fait dire à ceux qui m'écoutent : on ne peut chasser le naturel, et de la jeunesse dépend fatalement la vie tout entière, et tous ceux qui regardent la vie sont d'accord avec moi.

Donc, à moi l'homme, à moi le monde ! Je l'ai, je le possède, j'en suis folle et me venge sur lui de ma fureur et de ma rage. Je lance ma proie sur le rivage et elle reste sur le sable gisant comme l'épave. Non, vraiment l'homme ne peut plus rien sans moi, j'ai fermé pour lui toute issue, je l'ai désespéré.

Et ricanant, dans mon emportement, je balaye le rivage de ma vague, je lance ma proie contre la falaise, je la brise, je la broie, je l'abreuve d'amertume, je

serre dans mon sein, je l'étreins dans mes bras glacés, je l'étouffe dans le désespoir. »

Et tous les flots répétaient en écho : plaisir, argent, mort, désespoir.

Cependant le ciel disait d'un accent très doux :

« Je suis la Vérité, la Voie, la Vie. Je suis plus grand que la mort parce que je suis l'espérance. N'est-il pas écrit : J'enverrai mon esprit et la face de la terre sera changée. Le monde ne connaît pas mes voies parce qu'il n'a pas ma lumière. Il a voulu relever de lui seul et il s'est trouvé comme la souche tordue qui ne peut se redresser. Mais moi, je suis la Vie et la racine de tout être. Ne puis-je pas à mes âmes infuser une force nouvelle ? Qui peut aimer, peut se relever ; qui peut souffrir, peut changer. Je changerai donc mes âmes, je les remettrai au creuset et j'en ferai la coupe où j'étancherai ma soif divine. Venez, vous qui souffrez, et vous serez guéris. »

L'âme commençait à espérer et dès lors n'était plus seule sur la falaise déserte.

Tous ceux qu'elle avait connus, qu'elle avait aimés, tous ceux qui l'avaient précédée dans la Voie étaient près d'elle et tous tressaillaient au son des lyres d'or que des anges invisibles semblaient balancer dans les cieux.

Et, soulevées d'un saint enthousiasme, les âmes jeunes, comme l'oiseau sur le rivage qu'il déserte, chantèrent au Seigneur leur cantique éternel.

Gloire à Dieu, disaient-elles, qui dans la nuit propice a dressé pour guider et réjouir nos cœurs son candélabre d'or aux mille lumières. Il a eu pitié de nous et il ne nous a pas abandonnées. Nous avons vu la mer orageuse lui servir d'escabeau et la vague grondeuse a été mise sous son pied. Il a vu notre misère et il s'est souvenu de son œuvre et il a dit à la mer : Tu n'écraseras pas la paille et tu n'emporteras pas la cendre, car j'ai scellé mon image dans leur faiblesse et tu obéiras à ma voix. C'est pourquoi, Seigneur, comme les cieux dominant la mer, nous dominerons notre vie, et notre vie sera notre escabeau et nos passions seront mises sous nos pieds. Et nous nous élèverons, Seigneur, sur nos œuvres et sur ta grâce.

Nous préférons la vie de l'esprit, la vie de notre Dieu, à la vie des sens, la vie des hommes. Nous regarderons ton étoile dans la nuit et nous serons revêtus de ta force. Nous ne craignons point la mer et nous courberons son courroux sous nos pas. Tu t'es souvenu de nous, Seigneur, et tu as eu pitié de la fragilité de notre être tu as dit : « Je ne laisserai point l'œuvre de mes mains se déformer et périr à jamais, mais j'alimenterai sa vie et elle me rendra gloire dans l'éternité. » C'est pourquoi, Seigneur, ton regard est sur nous et tes grâces descendent sur les eaux irritées.

Les âmes chantaient, et là-bas, à l'infini où le ciel et la mer se confondent, les pétales d'or semblaient tomber, lentement, doucement sur les flots courroucés comme au soir des belles journées tombe sur le sol, de la rose qui s'effeuille, le pétale éclatant.

Albert MARÉCHAL.